

Le charnier de Signes

Le vingt août 1944, le village est libéré. Voici ce qui, quelques semaines auparavant, est arrivé tout près de Cuges.



Le 6 juin 44, les alliés avaient débarqué en Normandie. Et depuis, en Provence, on attendait le signal, celui qui annoncerait la fin du cauchemar, celui qui annoncerait le retour de la Paix et de la Liberté. En attendant, maquisards et résistants s'étaient organisés. En juillet 44, malgré quelques moments de découragement, ils étaient prêts à intervenir, prêts à soutenir ce débarquement qui ne devait plus tarder.

En juillet 44, l'armée allemande croyait-elle encore en la victoire du régime nazi ? Ou au contraire, la conviction d'une défaite imminente avait-elle exalté chez elle un sursaut de haine et de sauvagerie ? Qui saura le dire ? Le fait est que, le 18 juillet 1944, dans un vallon reculé, encaissé entre les terres de Signes et les terres de Cuges, vingt-

neuf résistants ont été assassinés, aussi lâchement qu'inutilement.

En juillet 44, un officier a dénoncé. Il a donné aux Allemands le nom de plusieurs résistants marseillais, mais aussi de quelques-uns venus des Alpes de Haute Provence ou du Var. Ce sont tous des responsables de la Résistance provençale. Les uns après les autres, ils vont être arrêtés et conduits au 425 de la rue Paradis. Là, c'est le siège de la Gestapo. Vingt-neuf d'entre eux sont torturés, mutilés, avant d'être embarqués à bord de camionnettes. Quittant Marseille, le convoi se dirige vers Toulon. Il n'ira pas jusque-là.

Juillet, c'est en plein cœur de l'été. Cuges est sans doute immobile et tranquille, car il doit faire chaud, bien trop chaud, comme d'habitude à pareille époque. Au village, malgré fenêtres et volets clos, le bruit des camions sur la nationale fait peut-être dresser l'oreille de quelques-uns. Mais qui pourrait un seul instant imaginer ce qui va se dérouler tout près : le 18 juillet 1944, après une sinistre parodie de jugement, après avoir creusé leur propre tombe, vingt-neuf « soldats de l'ombre » sont fusillés par les Allemands.

De l'événement, il y eut un témoin. Il venait de Cuges. C'était un bûcheron. Il s'appelait Maurice Percivalle.

Et le 18 juillet 1944, comme d'habitude, Maurice était en train de monter à Cuque où il a une coupe de bois. Mais, tandis qu'il



suit le petit sentier habituel, au loin, il lui semble entendre la

Marseillaise. Il s'arrête, il écoute. Pas de doute, c'est bien la Marseillaise. Intrigué, le bûcheron avance, se laissant guider par le chant de ces fous. Parce que franchement, en 44, il faut être fou pour chanter la Marseillaise en pleine colline, alors que la région est truffée de soldats allemands. Maurice avance, et avance encore, doucement à présent, car le son est de plus en plus fort. Il ne doit plus être bien loin. C'est vrai que Maurice a un peu peur, n'empêche, il veut savoir ce qui se passe. Alors, il continue, à présent en rampant, car on dirait bien que ce soit juste là derrière... Arrivé en haut du raidillon, Maurice, caché derrière un buisson, allongé par terre, regarde : ils sont là ceux qui chantent la Marseillaise, juste en contrebas. Ils sont en train de creuser un grand trou, ils sont blessés, ils saignent. Alignés devant eux, des soldats allemands surveillent. Ils sont armés. Ils attendent.

Maurice Percivalle est pétrifié, tellement pétrifié qu'il n'entend pas qu'on s'approche de lui. C'est le coup de pied qu'il reçoit dans la jambe qui lui fait soudain réaliser que, désormais, pour avoir vu ce qu'il ne devait pas voir, il risque sa peau : face à lui se dresse un soldat allemand. Il porte, calé contre la hanche, un fusil-mitrailleur, et il s'apprête à lui tirer dessus... C'est vrai que le soldat qui se tient en face de lui porte l'uniforme allemand, sauf qu'il parle avec un drôle d'accent. C'est un Polonais. Peut-être a-t-il été enrôlé de force, qui sait ?

Les deux hommes se fixent pendant quelques secondes, jusqu'à ce que le soldat baragouine quelques mots, moitié en français, moitié en allemand : « Toi partir ! Partir ! Kaput, kaput ! ». En même temps, d'un mouvement de tête énergique, le soldat allemand fait signe au bûcheron de déguerpir. Maurice s'enfuit sans demander son reste. Quand il arrive au village, à bout de souffle, en nage, il tombe sur Jules Cal et sur Charles Jourdan. Ce sont les premiers à qui, encore sous le choc, il raconte ce qu'il vient de voir.

Un mois plus tard, ce sera le débarquement en Provence, rendant encore plus absurde et cruel cet assassinat aussi inutile que sauvage. Entre-temps, le 12 août, neuf autres résistants sont fusillés dans ce même vallon, à priori par les mêmes soldats.



Les Allemands n'avaient sans doute pas choisi cet endroit par hasard. Ils n'ignoraient pas que, dans les collines tout autour, se cachaient résistants et maquisards. Il fallait qu'ils puissent entendre, il fallait que le massacre du 18 juillet 1944 puisse servir d'exemple.

D'autres témoignages, notamment celui de José Bano, laissent à penser que les Allemands cherchant à débusquer les « terroristes », sillonnaient en permanence les collines de la Sainte-Baume. Le 17 juillet 1944, en montant vers Riboux, José Bano et son ami Paul Boyer avaient rencontré des Allemands. Ils n'avaient eu la vie sauve que grâce à un bout de papier, signé par monsieur

Canepa, le propriétaire de la scierie. Juste un bout de papier qui prouvait que s'ils étaient dans la colline, c'était pour préparer des piquets pour la mine de Gardanne. Aujourd'hui encore, José Bano pense que ces Allemands qui étaient à deux doigts de les abattre, étaient les mêmes que ceux qui, le lendemain, participèrent à la fusillade dans ce vallon. Était-ce eux qui, quelques mois auparavant, avaient attaqué la ferme Limate ? Était-ce eux qui régulièrement débarquaient chez monsieur Franco, métayer aux Espèces, histoire de voir si, en dépit de son air tranquille, cet étranger ne cachait pas quelques réfugiés ou quelques maquisards ?

Maurice Percival avait un fils, Henri. Et c'est lui qui nous a raconté comment en septembre 44, grâce au témoignage de son père, on a pu retrouver l'endroit exact du charnier. Ce sont les prisonniers du camp de Coulin qui ont déterré les cadavres. « Ils ne voulaient pas, mais les FFI les ont obligés ». Quand on a sorti les corps on a compris que les « pauvres gars » n'étaient pas tous morts sur le coup.

Certains avaient la bouche ouverte, les mains crispées, doigts recroquevillés contre la terre : ils avaient été ensevelis vivants.

Maurice Percivalle a reçu une décoration « pour avoir permis de retrouver le lieu exact du massacre et de l'inhumation d'un groupe de patriotes ». Maurice Percivalle eut droit à l'insigne spécial des anciens du « S.R. E.M. F.F.I. B.R. ». En témoigne une attestation du 10 août 1949, signée René Guériaux, dit « Pic », lieutenant de réserve de l'Armée de l'Air à Saint-Genis Laval, responsable du service de renseignements pendant la guerre.

Aujourd'hui, le charnier de Signes est devenu nécropole nationale. Chaque année, le 18 juillet, une cérémonie est célébrée en la mémoire de ces 38 victimes, et, à travers eux, en l'honneur des millions de victimes du nazisme.

Mais, voyez-vous, lorsque dans le vallon des Martyrs résonnent chaque année la Marseillaise et la sonnerie aux Morts, nous ne pouvons nous empêcher d'être émus, aussi émus qu'Henri Percivalle quand il raconte ce que son père a vu le 18 juillet 1944.

Comme nous aimerions que son témoignage, et celui de bien d'autres, nous permettent de dire « Plus jamais cela. Non, plus jamais cela, ni ici, ni ailleurs ».

Michèle Amar de Micheli,
Présidente de Cugistoria

<http://www.cugistoria.fr/>

(extrait du Cuges Magazine de mars 2005)

